

## Naissance et dispersion du désir

Nicole Brossard

---

Volume 14, numéro 6 (84), décembre 1972

L'écriture et l'errance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Brossard, N. (1972). Naissance et dispersion du désir. *Liberté*, 14(6), 20–23.

## *Naissance et dispersion du désir*

En acceptant de lire de la parole écrite sur la réalité du texte et sur l'errance, que l'on pourrait qualifier d'invitante et d'animatrice, je sais que déjà nous allons parler d'autre chose que du texte. Je sais que nous allons cheminer dans un ordre d'élocution qui affirmera par la bande, la naissance et la dispersion du désir que contient toute manifestation linguistique gratuite, posée (écrite) sur une surface.

Ceci dit, il n'en demeure pas moins que le sujet qui nous est proposé, *L'écriture et l'errance*, me semble être un prétexte de premier choix pour alimenter (défaire et refaire) les règles du jeu d'écriture, règles dont le nombre rejoint celui des individus qui le pratiquent.

En conséquence, le texte que je lis présentement ne peut être que modulations et variantes exécutées, prononcées maintenant, dans un espace essentiellement ludique qui ne prétend nullement faire du commerce intellectuel que nous pratiquons ce matin, un échange de signifiés. Je bavarde. Nous aurons peut-être retenu de tous ces signifiants qui flitent autour de nous l'atmosphère propice à la disponibilité, génératrice à son tour du parcours textuel. Nous ne sommes pas ici pour l'efficacité mais bien pour la parole. L'efficacité viendra par surcroît.

Je finirai bien par affirmer qu'écrire (errer) c'est se pourvoir du droit d'intervention dans la langue collective. Dire qu'écrire c'est dévier, éviter le plus court chemin, choisir le

détour parce que ce faisant, animer le désir de durer, durer longtemps sous l'éclairage de l'inédit. Nouvelle distance à parcourir. Parcourir jusqu'à l'épuisement, non pas du sens, mais du corps lui-même. Je citerai sans doute Sollers quand il parle d'une « biographie du cerveau » pour ensuite reprendre mon texte et avouer qu'écrire c'est aussi confronter les multiples signes dans l'espoir de trouver, émergeant du magma de mot à mot, un sens à tout ce qui vide la pensée et qui la renouvelle au fur et à mesure qu'elle s'aventure en terrain vague, trop vague peut-être pour s'y fixer des points de repère. De là, l'errance, cette apparente fascination de l'écrivain devant l'événement qu'il produit et qui le juge comme un miroir dont rien ne laissait prévoir qu'il serait déformant. Donc l'errance génératrice de l'errance, comme le sont, quand ils sont liés l'un à l'autre, dans un principe d'analogie, les signifiants. De même l'errance, quand pour citer Ricardou « le principe métaphorique transforme sa fonction expressive en rôle générateur de fiction ».

Sans cette errance, sans cet enfoncement en territoire interdit, sans cette transgression du langage, l'écrivain risque de se perdre aux pièges de la périphrase et de la tautologie. Errer n'est pas ajouter, ni retrancher. Pour moi, l'errance se situe au niveau d'un désir conscient, bien assumé, celui qui cherche à l'intervenir dans le déroulement de la pensée, de l'expression, de l'anecdote. Errer, c'est savoir qu'il existe tel ou tel mot apte à définir parfaitement le sens de ce que visiblement il est possible d'inscrire et, tout en le sachant, commettre le délit syntaxique et/ou lexical plausible. Plausible mais imprévu au moment où s'amorce la disponibilité à l'acte d'écriture. De l'errance naît la vulnérabilité, la mise en question et c'est ce qui m'incite à poursuivre la trace d'écriture. Si écrire c'est aimer, il n'y a plus de place alors pour la solitude, mais seulement un isolement propice à l'effet de trace, opportun pour celui ou celle qui rôde autour des mots et qui se les approprie dans l'art du camouflage comme un bonhomme sept heures.

Je bavarde mais je parle aussi et ce dont je parle c'est de l'intervention. Certes, la pratique de l'écriture-intervention

ne saurait s'exercer parallèlement à l'idée que l'on se fait de l'errance en tant que recherche. Mais ce qui pourrait avant tout définir l'écriture-intervention, c'est cette prise de conscience aiguë de la spécificité textuelle qui préside à tout déploiement littéraire et qui par le fait même le démasque sur son propre terrain, lequel est essentiellement lieu de vérification, de tentative, d'innovation, de correction. Le terrain littéraire, si l'on peut employer cette expression, est champ d'action propice à l'intervention afin que ce qui dort et domine sous chaque mot puisse s'autoredéfinir dans l'entrelacs des métamorphoses littéraires.

L'intervention textuelle crée le malaise, le développe, propose au lecteur un objet de lecture ayant ses reliefs, ses creux, sa texture propre de beauté fatale et mouvante. L'errance suggère un espace à remplir ; l'intervention structure cet espace et le transforme en zone d'initiation où s'affrontent les ramifications du quotidien et de l'imaginaire par l'entremise du code linguistique et des interférences que nous lui soumettons. Je dis soumettre car je ne crois pas qu'aucun écrivain puisse intervenir dans la langue qu'il utilise sans vérifier la pertinence des transformations qu'il y provoque. Une logique, que je ne saurais encore définir, résiste, à son tour intervient, empêchant par là que ne se consume inutilement, justement la trace dont nous avons parlé mais ici entendue au sens d'indice.

L'errance-intervention ne saurait s'exercer dans la linéarité. C'est par un effet de discontinuité que les mots s'étendent les uns des autres dans un jeu de raccords et de coupures. L'écrivain branche et débranche les mots et les phrases au fur et à mesure qu'il avance dans le réseau linguistique, intervenant alors au fils des événements sémantiques qu'il produit. Coupant et redonnant la communication comme pour laisser VOIR, à intervalles choisis, la géographie d'une région précise mais plurielle d'interprétations, l'écrivain saborde ainsi tout velléité de lecture « précieuse » et distraite.

L'écriture circule, dans le sens où l'enfant Derrida quand il parle « d'un travail itinérant de la trace, produisant et non

parcourant sa route, de la trace qui trace, de la trace qui se fraye elle-même son chemin ».

Les mots circulent et s'exploitent les uns les autres (non pas les uns contre les autres) pour un meilleur partage entre la connaissance et d'inquiétantes retrouvailles dans un monde inédit.

Je bavarde ; il est temps de poursuivre.

NICOLE BROSSARD